

N° 24 - 4 AVRIL 1929

CINÉMONDE

ANITA PAGE
"Nouvelle Vierge"



1fr

CINÉMONDE
PARAIT LE
JEUDI

Directeurs :
GASTON THIERRY & NATH IMBERT

CINÉMONDE ACTUALITÉS

ERRATUM. — Dans notre numéro 22, nous avons présenté le célèbre écrivain Luigi Pirandello et M. Neilburg examinant... Or, c'est M. Eichberg qu'il faut lire au lieu de M. Neilburg.



Sally Blane qui porte le titre de « Wampa Baby star » qui peut se traduire si vous voulez « étoile en herbe (hum) », est impardonnable ! Elle voit le calendrier marquant : 1^{er} avril, et elle se laisse prendre à une chaise truquée !



Ivan Petrovitch et son fidèle compagnon dans *Le Tsarévitch*.

La danseuse Tina Meller, dans *Monte-Cristo*.



PHOTOS "CINÉMONDE"

Après une prise de vue de *La Petite Femme du Florida*. De gauche à droite : Marthe Mulsine, Mimi Cantrelle, Roger Lion, Tony Ger Algy et Colette Darfeuil.

Une scène de *1812*, film que l'on verra bientôt en France.



Lily Damita a trouvé une façon originale de frapper sur l'épaule de Don Alvarado. Cette scène est extraite de son dernier film pour M.-G.-M.

Hoot Gibson et la célèbre aviatrice Ruth Elder, devenue artiste de cinéma.



La Vie Amoureuse des Artistes

par

ADOLPHE MENJOU

EVIDEMMENT, nul n'échappe à son destin, me dit un ami d'un petit air entendu en apprenant mon mariage. Et naturellement vous épousez votre partenaire ?

Au premier abord, je fus interloqué ; mais, dès que je pus parler, je lui expliquai :

— Je ne vois pas du tout pourquoi le héros d'un film serait, dans la vie, absolument obligé d'épouser sa partenaire. Autant que je sache, il y a eu très peu de ces mariages. Charlie Chaplin est le seul autre cas dont j'aie eu connaissance.

« Ainsi, John Gilbert a souvent joué avec Lillian Gish : ils ne se sont pas mariés pour cela, pas plus que Ronald Colman n'a épousé Vilma Banky, aujourd'hui la femme de Rod la Roque, dont elle ne fut jamais la partenaire. Douglas Fairbanks et Mary Pickford en sont un autre exemple.

« C'est du jour même où je fus présenté à elle que je tombais amoureux de miss Carver ; nous ne tournâmes ensemble qu'après nos fiançailles.

« Au théâtre, les acteurs sont ensemble à chaque représentation, à chaque répétition, et cela autant que dure la pièce. Chaque soir, ils doivent jouer la même scène d'amour, s'embrasser. Cette fréquence des scènes sentimentales doit tendre à provoquer la passion, et il arrive fort souvent que le héros et l'héroïne de théâtre continuent dans la vie privée ce qu'ils ont commencé sur scène.

« La situation est tout à fait autre au cinéma. Bien qu'un film demande parfois plusieurs mois de travail, les protagonistes n'ont guère que trois ou quatre scènes d'amour à jouer pendant cette longue période.

« Les quelques heures que les amants du film passent ensemble ne les rapprochent pas. Après le baiser, ils enlèvent leur fard et sont prêts à jouer le lendemain la même scène, avec autant de conviction et... une autre partenaire.

« Une autre raison pour laquelle les artistes de cinéma convolent rarement avec leur coéquipier de film est que le public se fatigue rapidement des couples qui jouent ensemble, et les plus célèbres sont forcés de se séparer un jour. Bien plus, ce n'est pas une bonne affaire que d'avoir deux étoiles quand une seule suffirait. C'est la raison pour laquelle Vilma Banky et Ronald Colman, étant deux étoiles, ont dû recommencer avec de nouveaux partenaires. La situation deviendrait impossible si le jeune premier tombait régulièrement amoureux de l'héroïne ! Le meilleur argument se trouve dans la différence de la fiction et de la vie réelle. Une jeune fille qui me semblait l'interprète idéale d'un film, n'aura probablement pas les qualités que je demande à ma femme. Je puis reconnaître d'une actrice qu'elle sera pour moi une collaboratrice précieuse. Je puis aimer sa silhouette, son profil, ses yeux et ses gestes, mais cela n'est pas de l'amour. Pour les acteurs de cinéma comme pour tous les autres hommes, l'amour

Adolphe Menjou et sa femme, Kathryn Carver, chez eux à Hollywood.

est quelque chose d'indéfinissable, fait de mille petites choses insignifiantes en elles-mêmes, mais qui se combinent pour former cette attraction mystérieuse.

« Je ne crois pas à la théorie qui veut que des gens mariés ne doivent pas jouer dans le même film. Des gens, considérés comme ayant une grande expérience cinématographique, prétendent que cela rompt le charme (?) — je ne vois pas pourquoi. D'après ma propre expérience, le public ne s'occupe pas de la vie privée des acteurs. Il s'intéresse seulement à ce qu'il voit sur l'écran, et à leur jeu, naturel ou non.

« Il y a pourtant une bonne raison pour que mari et femme ne jouent pas dans le même film : ils peuvent gagner plus d'argent s'ils ne doivent pas se partager les cachets d'une seule star.

« Mais l'argent n'est pas tout. Je suis certain que je ferai avec ma femme des films tout aussi bons qu'avant, peut-être meilleurs.

« Je ne suis pas d'avis de faire plus de deux films par an. La qualité, plus que la quantité, est utile si l'on veut rendre sincèrement la vie.

« Les choses ont bien changé depuis le début de ma carrière. On disait alors que le héros devait être beau et le traître hideux. Dès le premier jour, je sentis que cela était faux. Et, positivement, je souffrais de jouer ces rôles de « vilains », que je détestais.

« Dans la vie, vous pouvez être un misérable, mais vous devez aussi être humain. Et j'étais convaincu que, si je continuais à jouer ces rôles impossibles, le public en arriverait à me prendre en grippe, parce que je n'y étais pas humain. Tous mes efforts pour y échapper furent vains jusqu'au jour où je rencontrai Chaplin.

« Dès qu'il me vit, il déclara que j'étais l'homme dont il avait besoin pour jouer dans *L'Opinion publique*. Très vite, nous nous rendîmes compte que nous avions les mêmes idées et que notre idéal était d'arriver au naturel dans les moindres détails et dans toutes les situations. Je crois que nous avons réussi à faire de nos personnages des êtres humains, tandis qu'en suivant les anciennes règles, nous n'aurions pu que les rendre lassants.

« Ce rôle fut, je crois, le début et le secret de mon succès. J'ai essayé de trouver ma personnalité et de rester naturel, même dans les situations les plus artificielles.

« Au lieu d'être le traître, comme jusqu'alors, je devenais un homme normal, et il me semble que le public fut satisfait du changement. Tout en me rendant compte que je connaissais la faveur du public, je sais aussi que celle-ci peut changer d'un jour à l'autre : mais je n'ai jamais voulu la rechercher en m'abaissant.

« J'ai toujours essayé de croire que je travaillais pour des gens au moins aussi intelligents que moi, et que, par conséquent, il faut que je fasse ce que je pense.

« Je crois connaître, mieux que personne, quelles sont mes possibilités, ce que je peux et ne peux pas faire. J'agis selon mon jugement jusque dans les plus petits détails, costume compris. Je fais moi-même les croquis de mes vêtements, de mes chapeaux et de mes chaussures. Je ne pense pas qu'on doive suivre servilement la mode, mais qu'on doit observer un juste équilibre. Je ne me rembourse pas les épaules d'impressionnantes épaisseurs de coton, ce qui s'harmoniserait mal avec ma silhouette, je ne porte pas non plus de ces revers qui vont jusqu'aux oreilles. Les habits doivent être en harmonie avec celui qui les porte.

« Si j'ai la réputation d'être bien habillé, c'est que je répugne aux excentricités... Je me rappellerai toujours un incident survenu pendant mon voyage en Europe : sur le bateau, se trouvait un passager qui était fermement convaincu d'être l'homme le mieux habillé de toute l'Angleterre parce qu'il avait pour tailleur le plus réputé de Londres. Or, ses complets étaient étonnamment mal adaptés à sa silhouette. Et il aurait été douloureusement surpris s'il avait su que, parmi les passagers, il avait la réputation d'être l'homme le plus mal habillé sur le bateau, en Angleterre et dans le monde entier... »

On verra cette semaine à Paris

LES NOUVELLES VIERGES

Comédie dramatique.
Réalisation d'Harry Beaumont.
Interprétation de Joan Crawford, Nils Asther, Anita Page, Dorothy Sebastian, Dorothy Cummings, Sam de Grasse, Kathlyn Williams et Johnny Mac Brown.

Ce film est une brillante animation des mœurs, ou plutôt des plaisirs modernes.

Joan Crawford est une belle et sensible Diane, vierge franche et hardie. Anita Page incarne un petit démon moderne, fourbe et trompeur, pervers et vicieux. Dorothy Sebastian est une vierge folle mais repentie. A Johnny Mac Brown au visage énergique est dévolu le rôle de Ben qui choisit mal son épouse et qui en souffrit. Kathlyn Williams, en mère bien moderne, avide de plaisirs, et Sam de Grasse, Dorothy Cummings, Hentley Gerdon, sont des interprètes secondaires excellents. Nils Asther joue avec intelligence un rôle de mari méfiant mais aimant.

LES NOUVEAUX MESSIEURS

L'après la pièce de Robert de Flers et Francis de Croisset.
Réalisation de Jacques Feyder.
Interprétation de Gaby Morlay, Albert Préjean, Henry Roussel, Henry Valbel.

La pièce excellente et satirique de Robert de Flers et Francis de Croisset prend, à l'écran, une ampleur, une acuité, une vie étonnante, et le relief des scènes, l'intelligence des situations, l'humanité même du drame, ou plutôt de la comédie, sont plus profonds dans l'adaptation cinématographique qu'à la scène.

A vrai dire, Jacques Feyder a pris un point de départ et des personnages. Et là-dessus sa fantaisie a brodé. Et avec quelle maîtrise! Suzanne Verrier, danseuse, protégée par le riche député de droite, comte de Montoire-Grandpré, s'empare du chef électricien de l'Opéra qui, secrétaire de la C. I. T., se distingue au cours d'une grève, et de vient soudain l'homme du jour. Le chef électricien Jacques Gaillac accepte de se présenter à la députation, uniquement pour éblouir sa jolie amie. Mais, dès qu'il est lancé dans la politique, l'homme amoureux laisse place à l'arriériste. Devenu ministre, au bout de trois mois il est débauché de son siège. Il n'aspire qu'à continuer sa vie politique, et, dédaignant le sincère sentiment de Suzanne, il part pour Genève où l'astucieux Montoire-Grandpré, qui veut d'ailleurs défendre son amour, envoie son rival pour occuper un honorable poste à la S. D. N. Suzanne se réfugie dans les bras tendres de celui qui sut l'aimer le mieux.

Cette comédie de mœurs modernes est composée dans une forme élégante, simple, mais qui, par instants, sait se parer de manière étonnante.

De haut en bas : Les Nouvelles Vierges, si elles sont quelquefois folles, peuvent aussi être tristes.

Une scène de Quartier Latin, dans un bar de Montparnasse. L'exotisme s'allie à une souffrance cruelle dans Les Pirates modernes.

à Paris

QUARTIER LATIN

Réalisation d'Augusto Génina.
Interprétation de Carmen Boni, Gina Manès, Gaston Jacquet, Bandini, et Ivan Pétrovitch.

Le scénario de Maurice Dekobra est, au moins, débarrassé de ce fatras de complications et de fastes cosmopolites dont les livres, portés à l'écran sont, si j'ose dire, congestionnés.

L'intrigue toute simple, toute humaine, nous montre des personnages du quartier latin : étudiants et étudiantes, folles, charmantes, et bon garçons. Un riche, jeune banquier oisif, prend l'identité d'un peintre, et, sous le costume de Rodolphe de La Vie de Bohème, au cours d'un bal d'étudiants, fait la conquête de la jolie Mimi, étudiante en droit, et pianiste pour gagner sa vie. Ralph O'Connor vit donc dans une mansarde, mais un ami, le baron Harvey, découvre sa retraite, vient le relancer, et le jette dans les bras de l'attirante et perverse princesse Bolinski. C'est fait, Ralph quittera sa modeste maîtresse et suivra la princesse à Venise. Justement, ce soir-là, Mimi a préparé dans son petit logement un souper anniversaire. Les camarades de Mimi, qui connaissent la vérité, l'apprennent à Mimi qui les quitte, folle d'angoisse, et se rue à la gare de Lyon, cherchant le rapide qui doit emporter celui qui est toute sa vie. Elle ne le voit pas, le train part, et, sans conscience, Mimi suit les rails, va à l'aventure et se trouve en plein réseau, menacée par une locomotive qui grandit et s'avance sur elle.

Cependant, au Quartier latin, Ralph est venu. Il n'a pas eu le courage d'abandonner Mimi qu'il aime sincèrement. L'inquiétude grandit. Après trois heures d'attente, les jeunes gens descendent. Aucun café d'ouvert, seul un dancing proche. Ils téléphonent au commissariat de la gare. Et plus tard, au chevet de la petite blessée, Ralph pleure enfin des larmes d'amour. Mais Mimi guérira. Et bientôt les deux amoureux s'épouseront, ayant autour d'eux leurs amis du Quartier latin.

Génina a dirigé avec sa maîtrise personnelle les scènes des deux bals, et aussi l'idylle dans la mansarde, scène toute de fraîcheur et de délicatesse. Avec Carmen Boni, charmante mais quelquefois un peu froide, nous avons eu la surprise de trouver Ivan Pétrovitch tout à fait remarquable, sensible, fin, ému, dans un rôle qui va porter son étoile au faite. Gaston Jacquet est agréable, et Bandini et Helga Thomas très juvéniles et sympathiques. Gina Manès joue l'inquiétante Russe avec ce charme félin et cette variété d'expressions qui, joints à son beau visage, font de cette grande actrice la plus captivante comédienne française.

P. OLIVET.

Albert Préjean, dans Les Nouveaux Messieurs, se montre un jeune ministre énergique.



Looping the Loop

AU
CINÉMA
MAX
LINDER



La vie du cirque est magistralement évoquée dans ce film, et les types qui y évoluent dessinés de façon magistrale : le bellâtre, la petite femme, le « patron » orgueilleux de son pouvoir... tout cela est pris sur le vif.

Il est évident qu'il existe au cinéma une mode. Dernièrement, la mode était aux films de « variétés ». Cela a commencé précisément avec Variétés, qui est considéré, jusqu'à présent, comme le chef-d'œuvre de E.-A. Dupont. Donc, Looping The Loop, réalisé par le metteur en scène Arthur Robison, est un film qui se passe dans le milieu du music-hall. On y voit aux prises, dans une lutte pour les beaux yeux et le joli corps d'une jeune femme, un jeune homme, l'acrobate, qui exécute dans le cirque le « looping the loop », et un homme, déjà sur le retour, mais célèbre, qui est un clown fameux. Il est d'autant plus fameux dans le film que le rôle est joué par Werner Krauss, et ce grand acteur a fait, comme toujours, une création absolument remarquable.

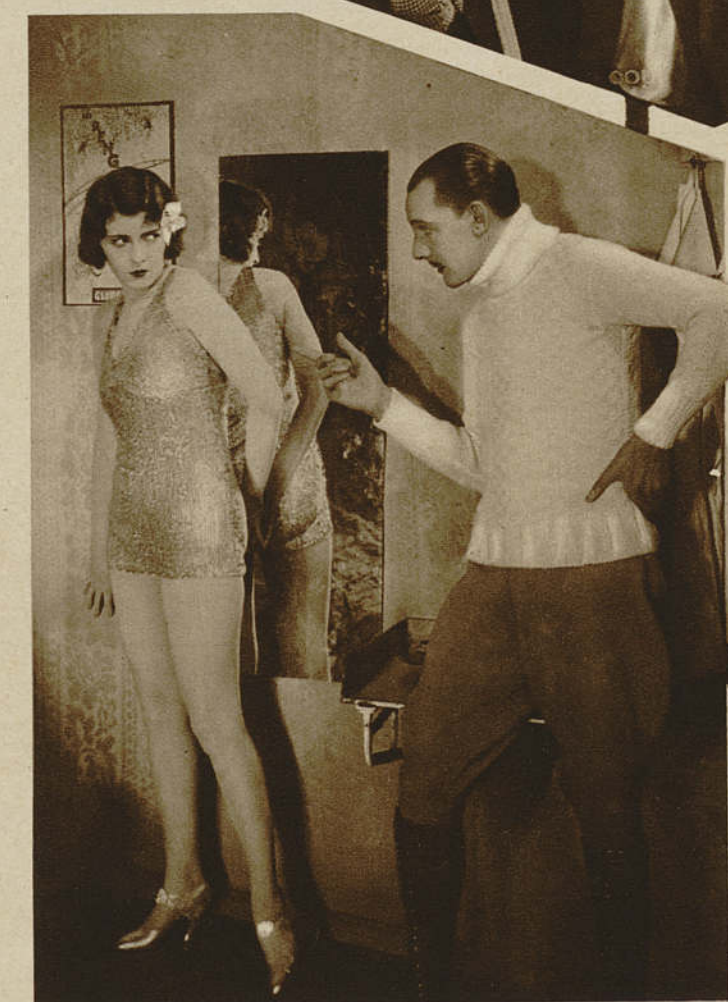
L'acrobate, le beau jeune homme qui fait le looping, c'est Warwick Ward qui, depuis Variétés, semble s'être spécialisé dans les rôles d'« homme fatal ». Il réussit très bien.

Enfin, la jeune fille qui, par sa beauté et son charmant caractère, trouble l'âme des hommes et les rend amoureux, c'est Jenny Jugo. Elle est, comme toujours, charmante et, de plus, son talent ne fait que progresser.

La réalisation technique de Looping The Loop est tout à fait remarquable. Les Allemands ont été, de tout temps, maîtres dans l'art de manier la lumière et A. Robison a su profiter de tous les avantages.

Bref, Looping The Loop est un très bon film qui intéressera tous les publics. En le voyant, le spectateur pourra ensuite se dire : « J'ai passé une bonne soirée ». Il sera d'autant plus content que cette soirée ill'aura passée au Ciné Max-Linder, qui n'est peut-être pas le plus grand cinéma « in the world » ni même à Paris, mais qui est cependant l'un des plus agréables de la capitale.

Or, qu'est-ce qu'on peut demander, surtout à un film? D'être construit sur un scénario vraisemblable, interprété par de bons acteurs, bien mis en scène, et de former un ensemble distrayant. Toutes ces qualités sont réunies par Looping The Loop, bon film, qui fait honneur à la production distribuée par l'Alliance Cinématographique Européenne.



Le merveilleux roman de ma vie...

par
Pola Negri

Princesse Mdivani

LES CONFIDENCES D'UNE GRANDE VEDETTE DE L'ECRAN
[3.] (1) AUX LECTEURS DE CINÉMONDE

Le chevaleresque commandant

C'était plus que je n'en pouvais supporter. Furieuse de leur attitude, je laissai libre cours à mes propos, jurant vengeance, — sans bien savoir d'où elle viendrait. Finalement, j'observai qu'ils commençaient à se sentir mal à l'aise; leur attitude changeait. Ils eurent une conversation à part, et l'un d'eux consentit à me conduire auprès du Commandant. « Il refusera de vous voir, c'est certain! », dit-il nonchalamment.

Sans un autre mot, nous nous rendîmes au quartier général militaire. Arrivée là, je dus attendre que mon nom et l'objet de ma visite fussent mandés au Commandant. L'attente ne fut que d'une minute à peine, car, saisissant la première occasion, je m'élançai à travers le vestibule, vers la porte de cet auguste personnage. Sans autre préambule: « Je suis volée, m'écriai-je. Tous mes bijoux m'ont été enlevés! Je veux qu'on me les rende et qu'on me donne la permission de continuer mon voyage. »

A ces mots, un grand et bel officier portant l'uniforme d'un fameux régiment polonais, se leva de son bureau et me salua courtoisement: « A qui ai-je l'honneur de parler? » fit-il.

— Je suis Pola Negri, du Théâtre Impérial de Varsovie. J'insiste pour qu'on me restitue mon bien.

— Je suis le comte Dombksi, à votre service, répliqua le commandant avec amabilité.

Où la destinée s'accomplit...

Il parlait ma langue, et toute son attitude était empreinte d'exquise urbanité. « Une erreur a été commise, c'est certain, fit-il, comme je lui expliquai l'affaire. Nos douaniers sont un peu portés à rudoier les gens; une explication est nécessaire. » Alors, portant ma main à ses lèvres, il la baisa galamment.

Comme il relevait la tête, mes yeux involontairement plongèrent dans les siens et je sentis, à l'instant, que la destinée nous avait unis. « Cet homme, pensai-je, sera tout dans ma vie, en bien ou en mal. Il sera mon mari. »

Je sus plus tard que le comte Dombksi avait éprouvé les mêmes sensations en ce moment étonnant. Il m'a dit, après, que le premier regard échangé lui avait appris que nous deviendrions mari et femme.

Il en fut ainsi, mais nous étions loin de nous douter que le lien serait si promptement rompu.

Le coup de foudre

Pour la seconde fois de ma vie, j'avais eu le coup de foudre et, comme le premier épisode, celui-ci devait aussi aboutir au désastre.

Le comte Dombksi me pria d'excuser la stupidité des douaniers et promit de faire amende immédiate en réclamant la restitution de mes bijoux. Il m'invita même à dîner avec lui, ce soir-là, en compagnie de sa mère.

Fascinée par sa belle prestance et ses manières distinguées, poussée aussi par l'émotion qui s'était emparée de moi, je consentis. Et, au lieu de me rendre à Berlin sans mes bijoux, je restai ce soir-là à Sosnovice, parée de mon collier de perles, de mes bagues de diamants, le cœur débordant d'amour. Le comte Eugène Dombksi était le prince de mes rêves...

Je me rendais compte, subtilement, qu'il m'aimait aussi. Mais il ne me révéla son amour que quelques semaines après, lors d'une visite qu'il fit à Berlin. Sa mère, toutefois, avait lu son secret. Elle me dit, après nos fiançailles, qu'elle savait, au moment où je franchis le seuil de sa demeure, que j'allais devenir sa belle-fille. Je passai une nuit au château avant de continuer mon voyage à Berlin pour remplir mes engagements professionnels; j'étais légère et joyeuse. Enfin, le bonheur entraînait dans ma vie...

Le comte Dombksi avait promis de venir à Berlin dès qu'il pourrait obtenir un congé et, en moins d'un mois, — nous nous écrivions de longues lettres chaque jour — il arriva et commença sa cour.

Un soir, après un petit dîner à l'hôtel Esplanade, il me demanda de devenir sa femme, et je consentis. Je l'aimais sincèrement, toute captive par son charme personnel; j'aimais aussi l'amour! J'avais été auparavant si éperdument amoureuse et la tragédie de mon premier roman m'avait si profondément impressionnée, que je m'attachais à mon fiancé comme à la vie même.

Nos jours de fiançailles furent aussi heureux qu'ils pouvaient l'être. Quand mon fiancé ne pouvait se rendre



PHOTO STUDIO G. L. MANUEL FRÈRES

à Berlin, j'allais à son château, près de Sosnovice, où sa mère et sa sœur me recevaient à bras ouverts. Puis, nous nous mariâmes un beau jour d'avril, à la vieille manière polonaise.

Lune de miel délirante

Notre mariage fut un grand événement, car le domaine Dombksi est considérable et des centaines de fermiers parurent en costumes pittoresques pour assister à la cérémonie.

Je portais le costume de cour traditionnel — une robe dans laquelle l'arrière-grand-mère de mon mari avait fait ses noces cent ans auparavant — et mon mari portait l'uniforme de la noblesse polonaise.

Notre lune de miel, que nous passâmes dans un pavillon de chasse du domaine, fut idéalement heureuse. Les jours, nous parcourions, en chassant, les immenses forêts de ses domaines; les nuits étaient délirantes... J'étais heureuse... J'oubliai tout dans les bras de mon mari: mon art, ma carrière, mon ambition...

Quel malheur que la lune de miel ne peut durer toujours! Toutes choses ont une fin; la seule chose qui dure dans la vie est le changement. Un matin, le comte m'informa qu'il devait retourner à ses devoirs, à Sosnovice, et la lune de miel s'acheva.

J'avais eu un long répit de mon travail aux ateliers et, dans la surexcitation de mon mariage, j'avais oublié que je m'étais engagée à retourner à Berlin, en mai, pour commencer un nouveau film. Je n'avais jamais discuté de mes affaires avec mon mari; aussi lorsqu'une lettre de la Compagnie U. F. A. me rappela à Berlin, mon mari et moi eûmes notre premier désaccord.

A tort ou à raison, il supposait que j'avais abandonné ma carrière en devenant comtesse Dombksi, et ce n'est que lorsque je lui eus montré mon engagement et expliqué que j'avais promis de retourner aux ateliers qu'il me laissa quitter Sosnovice.

Mon absence dura trois mois; je pus retourner à Sosnovice, mais, à peine arrivée, un télégramme me rappela d'urgence à Berlin. Cette fois, mon mari s'obstina. Nous avions été longtemps séparés et j'étais très désireuse de rester à Sosnovice, mais je ne voulais pas rompre mon contrat avec mes amis et associés, qui avaient été si bons pour moi. Après une nouvelle scène orageuse, je retournai à mon travail.

Le croisement des voles

Je compris trop tard que l'on ne pouvait servir deux maîtres à la fois. Le poste qu'occupait mon mari nécessitait sa présence à Sosnovice. Mon travail exigeait la mienne à Berlin.

En vain m'efforçai-je de trouver un compromis en arrangeant mon travail aux ateliers de manière à pouvoir faire de fréquents déplacements en Pologne. Chaque voyage ne faisait qu'agrandir la brèche. Mon mari insistait pour que j'abandonnasse complètement ma carrière pour demeurer en permanence à son château; je voulais qu'il me permit de travailler six mois par an à Berlin. Malgré notre amour, chaque jour nous nous séparions davantage...

Un soir, quelques mois après, quand je faisais un de mes fréquents séjours à Sosnovice, un télégramme arriva à minuit me rappelant à Berlin, et quand je le montrai à mon époux, il se mit dans une colère terrible.

Tirant son revolver, il me déclara que je n'irais à Berlin qu'en lui passant sur le corps. Comprenant ce qu'il sentait, je me rendis compte que la crise approchait et qu'il allait faire quelque chose de tragique. Je l'apaisai en lui disant que je resterais.

Le divorce

Cette nuit, après qu'il se fut retiré dans sa chambre, je me levai et, m'habillant à la hâte, n'emportant que les vêtements que je pouvais tenir sur mon bras, je m'enfuis du château pour n'y plus jamais retourner.

Je ne sais comment j'ai fait pour atteindre la gare de Sosnovice. Je dois avoir couru des lieues dans les ténèbres. Ma résolution était prise: je poursuivrais ma carrière à tout prix. Par bonheur, un train était en partance pour Berlin au moment où j'entraîs à la gare, la même gare où notre roman avait commencé, près d'un an auparavant.

Et il se termina par un mélodrame. Rendue à Berlin, j'écrivis à mon mari pour lui dire que rien ne me ferait quitter ma carrière, tant que je serais capable de travailler et, comme je ne voulais pas gâcher sa vie, le divorce était la seule solution. Il reconnut finalement qu'il valait mieux se quitter et les avocats entrèrent en scène.

Mes amours avec Charlie Chaplin

Le caractère banal de ma première rencontre avec Charlie Chaplin ne laissait guère pressentir que nous deviendrions, l'un pour l'autre, plus que des amis. A cette époque, j'avais naturellement entendu parler de lui, mais je ne l'avais jamais vu à l'écran et encore moins rencontré en personne.

Je dînai un soir avec deux amis américains au Palais Heinrich, l'un des restaurants les plus sélects de Berlin, lorsque mon hôte se dressa subitement et se mit à gesticuler vers deux personnes qui venaient d'entrer.

— Eh bien! Charlie, que faites-vous donc ici? s'exclama-t-il, en s'adressant au plus petit des deux hommes. Venez donc à notre table.

Quelques instants après, j'étais présentée à Charlie Chaplin. Il me frappa de suite comme un homme extrêmement cultivé, de manières charmantes, à la voix très agréable. Quand il eut fait les compliments d'usage, il entra en conversation avec moi, car j'étais à côté de lui à table. Apprenant que j'avais été élève de l'Ecole de Ballet impériale de Pétersbourg, il s'enthousiasma, me demandant instamment de danser pour montrer mon talent.

Talent de danseur de Charlie Chaplin

Je protestai, assurant que pareille exhibition ne serait pas une chose nouvelle pour eux. Il se leva, insistant pour que nous fissions quelques pas ensemble, pour montrer à nos amis quelque chose d'original. Je consentis en riant.

Nous exécutâmes ensemble un burlesque de danse classique et une nouvelle danse russe. Charlie est un merveilleux danseur; il est même remarquablement doué sous bien des rapports.

(A suivre...)

Copyright by Cinémonde et Opera Mundi Press Service 1929.

Tsarevitch

Lors de sa présentation, à l'Empire, ce film, où triomphe Ivan Petrovitch, obtint un grand succès.

situation, elle ne languit pas un instant mais monte dans un crescendo d'émotion auquel nul ne peut résister.

L'interprétation: C'est Ivan Petrovitch, fétiche des bons films, qui, après avoir triomphé dans *Quartier Latin*, remporte ici un nouveau succès: il est beau, il est noble, et son jeu, sans être jamais forcé, déploie un éventail de dons aux battements duquel se mouilleront bien des paupières féminines. Aux côtés de ce virtuose, Mariette Millner est tout charme, joliesse et toute fragilité aussi. Il faut encore mentionner John Hamilton, Albert Steinrick, Paul Otto et un très bon valet comique dont on ne nous a pas livré le nom.

Bref, c'est là un très beau film que nous ont révélé Les Grands Spectacles Cinématographiques, sous l'impulsion intelligente et sans cesse agissante de M. Edmond Ratisbonne. Il n'est pas faire œuvre de devin que prédire une longue carrière au *Tsarevitch*.

Pierre HEUZÉ.



Ivan Petrovitch, jeune, beau, noble... Mariette Millner, tout charme, joliesse, fragilité... Un beau couple!

DANS un pays imaginaire, mais que l'on pourrait aisément situer grâce aux costumes, un prince aime une danseuse, mais les rites de l'Empire exigent un mariage

plus diplomatique. Sur ce thème qui a servi à Franz Lehar pour donner une opérette délicate, J. et L. Fleck ont composé un film qui a obtenu un grand succès lors de sa présentation à l'Empire.

Les réalisateurs ont d'ailleurs agrandi leur sujet et en ont fait un drame au pathétisme sûr.

Les scènes qui se déroulent dans le palais impérial sont somptueuses et nous assistons à des mouvements de cour qui ont autant d'ampleur que de vérité.

Les anarchistes, traités sans grandiloquence, ont des visages expressifs.

Une scène où l'on voit, dans un décor ample et luxueux, évoluer sur les motifs aillés de la valse les couples, uniformes clairs et robes scintillantes, mérite d'être applaudie pour son ensemble harmonieux et ses surimpressions savantes.

La reconstitution du théâtre, les mouvements de foule, enfin tout l'ensemble d'une œuvre très soignée ne mérite qu'éloges. Quant à la



(1) Voir Cinémonde N° 22, 23.

En bavardant avec DOLLY DAVIS

et votre coup de sonnette m'a surprise en plein rangement. Mais prenez place dans ce fauteuil qu'encombrent quelques poupées et si vous le désirez nous bavarderons en dégustant du porto.

Et Dolly Davis verse dans deux verres aux reflets mordorés le contenu d'une vieille et poussiéreuse bouteille.

— Pour commencer, dites à vos lecteurs que, contrairement à ce qu'ils pourraient croire, je ne suis ni Anglaise, ni Américaine, mais Française. Je suis née en effet à Paris au début de ce siècle et si mon nom a une consonnance étrangère c'est parce que j'ai changé de prénom et modifié mon nom de famille. Sans doute désirez-vous savoir comment je suis venue au cinéma ! C'est bien simple. Un jour tandis qu'une amie me faisait visiter le studio Gaumont, je fus présentée à un metteur en scène qui justement était occupé à faire ses bouts d'essai pour son prochain film. Ce metteur en scène, qui n'était autre que Mar-

cel Manchez, sous la direction de cet aimable metteur en scène. Le film ayant eu un très gros succès, je reçus par la suite des offres de nombreux réalisateurs. Je ne vous énumérerai pas tous les films que j'ai tournés depuis. Je vous en citerai simplement quelques-uns : *Hantise*, avec Jean Kemm ; *Geneviève*, avec Léon Poirier ; *Par-dessus le Mur* et *Paris en cinq jours*, avec Pierre Colombier ; deux films mis en scène par Gaston Ravel et dans lesquels André Roanne était mon principal partenaire : *Le Fauteuil 47* et *Mademoiselle Josette ma femme* ; *Les Fiançailles rouges*, réalisé par Roger Lion ; *La Petite Chocolatière* avec René Hewil ; *Feu*, dont le metteur en scène fut J. de Baroncelli. Ce film

terminé, je partis en Autriche tourner *Café chantant* pour la Sascha de Vienne.

De retour en France, Henri Chomette me confia le principal rôle féminin de son film *Le Chauffeur de Mademoiselle*, dans lequel Albert Préjean, Paul Oli-

... dans Mlle Josette ma Femme.



Dolly Davis à la ville.

Si l'écran américain compte un très grand nombre de vedettes qui peuvent jouer des rôles de jeunes filles, il n'en est pas de même de l'écran français. En effet, il n'y a en France que quelques ingénues et de celles-ci une seule, tant par son charme que par son talent, mérite réellement ce titre : C'est Dolly Davis.

Je suis exact au rendez-vous que la charmante artiste a bien voulu me donner pour *Cinéma*. Dans le coquet salon de son petit appartement de la rue Philibert-Delorme j'attends quelques instants en jetant un coup d'œil sur les somptueuses tapisseries et les délicats pastels qui ornent les murs. Mais mon examen se trouve interrompu par la venue de la maîtresse de céans.

— Bonjour cher monsieur, nous dit-elle souriante, vous avez de la chance, je suis de retour de Berlin ce matin même



... dans La Merveilleuse Journée.



... dans Café chantant.

— Vous seriez pour notre ami l'Homme au sunlight une précieuse collaboratrice.

— N'est-ce pas ? Mais aujourd'hui, je suis trop occupée pour aller au cinéma cinq fois par semaine et pour lire toutes les revues consacrées au Septième Art. Donc, ayant accepté la proposition de Marcel Manchez, je fis mes débuts



... dans Paris.

cel Manchez, me demanda si je voulais moi aussi demeurer quelques instants devant l'appareil. Cela m'amusa. J'acceptai, sans me douter que les résultats étant satisfaisants Marcel Manchez me proposerait d'interpréter le principal rôle de son film *Claudine et le Poussin*. J'aimais déjà à cette époque le cinéma ; les revues cinématographiques n'avaient pas de meilleure lectrice que moi et chaque semaine j'allais au moins cinq fois au cinéma ; si bien que je pourrais vous dire la distribution complète des films français et étrangers qui passaient alors sur l'écran.

vier, Jim Gérald et Alice Tissot furent mes partenaires.

« Depuis, j'ai tourné *La Merveilleuse Journée*, avec Barbéris ; *Dolly*, avec Pierre Colombier ; *La Femme du Voisin*, que réalisa J. de Baroncelli avec le procédé en couleurs Keller-Dorian, et trois films à Berlin qui sont : *Orient*, pour la Sofar, *Jeunesse égarée* et *Les Roses blanches de Ravensberg*.

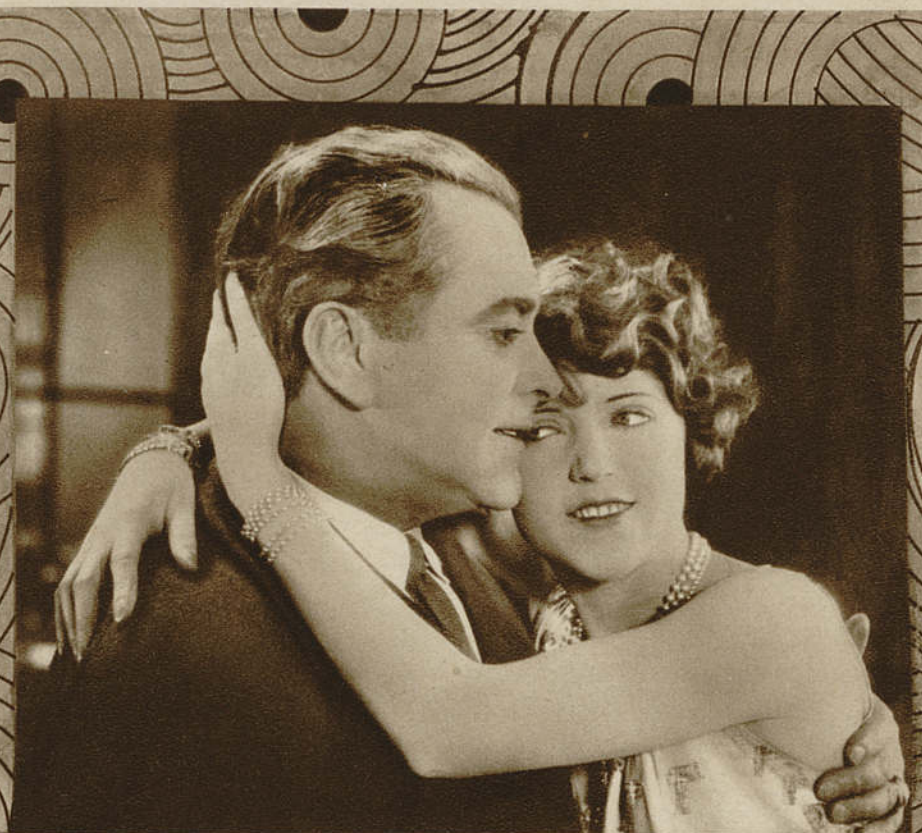
« Le dernier tour de manivelle de ce dernier film fut donné exactement il y a cinq jours au studio de Staaken. Et voilà.

— Vous n'avez jamais cessé de tourner et je crois que vous êtes une des rares artistes

françaises qui ne demeurent pas sans engagement. — Ce n'est pas toujours pour m'enchanter. Souvent un film étant terminé je me préparais à partir me reposer en quelques coins tranquilles lorsque, par un télégramme ou un simple coup de téléphone, Colombier ou de Baroncelli me demandaient d'accepter un rôle dans leur prochain film.



PHOTO FRANZ LOWY
Une jolie attitude de Dolly.



... dans Geneviève.

Tenez, pas plus tard qu'aujourd'hui, j'ai reçu une proposition de Berlin pour tourner trois films et je me disposais à partir demain matin pour un petit voyage d'agrément. Mais cette fois-ci ma décision est bien prise, j'irai me reposer, cela m'est facile puisque si j'accepte cette offre ce n'est pour commencer que dans un mois.

— Et quels sont vos passe-temps favoris ?

— La lecture et les sports. J'aime particulièrement le tennis et la natation, qui sont, à mon avis, les sports les plus complets.

A ce moment la sonnerie du téléphone retentit.

— Vous permettez ? nous demande Dolly Davis qui, se levant, décroche le récepteur.

— Allô... Ah ! c'est M. Milles... un film en préparation... Impossible... Je ne suis pas libre... Je regrette.

Et Dolly Davis, se tournant vers nous, déclare en souriant :

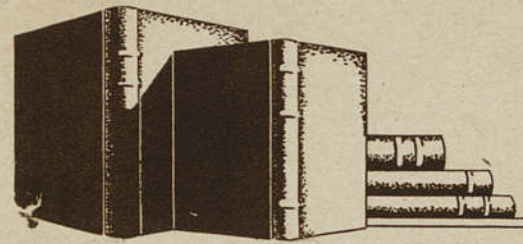
— Je vous l'avais bien dit. Le cinéma n'est pas un métier de tout repos. G. FRONVAL.



... dans Mon Frère Jacques.

ARRANGEMENT DE A. BRUNYER

LES LIVRES



A un amateur de cinéma, qu'offrir de mieux que le roman d'une prise de film écrit par un acteur de cinéma?

Tel le Tsar Napoléon de M. Albert Dieudonné (1).

Albert Dieudonné a été un interprète remarquable de Napoléon à l'écran. Qu'il se révèle, par surcroît, romancier de talent et, naturellement, romancier de cinéma, voilà qui va ravir ses admirateurs, heureux de découvrir en lui quelque autre raison légitime de l'admirer.

De fait, Albert Dieudonné, reçu, l'autre soir, chez l'intelligent libraire qu'est André Samuël, a signé, sur le boulevard, des exemplaires de son livre avec presque autant de succès que ces romanciers aimés de la foule, qui sont Pierre Benoit ou Maurice Dekobra.

Je n'en déduis rien quant à la valeur de son livre, qui est amusant, correctement écrit et prétend nous introduire à la fois dans certain mystère russe et dans les secrets d'une prise de vue.

Je ne suis qualifié pour juger, au fond, ni de l'un ni de l'autre. Mais je suppose que notre romancier, qui a situé sa prise de vue en Russie bolchevique, connaît beaucoup mieux les coulisses du cinéma que les dédales de la Guépéou.

Son livre est donc un mélange d'horreurs sans nom — quoique appuyées de références historiques — de scènes plaisantes et de remarques utiles sur un art dont les adeptes ont, jusqu'à présent, peu ou mal parlé.

Que le Tsarévitch, échappé miraculeusement au massacre d'Ekaterinenbourg et réfugié à Montparnasse, soit recruté, un beau jour, par l'illustre metteur en scène Pavie pour figurer, en Ukraine, le rôle de Napoléon parmi des Cosaques, voilà qui est proprement du cinéma, et du plus romanesque. J'avoue préférer à cette fiction le réalisme technique d'une prise de vue que l'auteur a dû voir en d'autres parages. Et je regrette qu'au lieu de ce mélodrame à prétentions historiques, M. Albert Dieudonné ne nous ait pas donné une simple comédie où il n'y aurait d'autres personnages que les régisseurs, les opérateurs, les acteurs et les metteurs en scène qu'il a si bien observés.

Il me semble que le cinéma devrait donner au spectateur, en même temps que le goût du merveilleux, celui d'une certaine aventure réaliste.

Avec science, et avec succès, on a reconstitué le drame de Verdun. On pourrait reconstituer de même les deux douzaines de drames obscurs et poignants dont M. Jacques Mortane a réuni les rapports précis sous le titre de Missions spéciales (2).

On sait ce que furent ces « missions » confiées à des espions audacieux que des aviateurs déposaient en arrière des lignes adverses. Chacune est, en effet, un drame serré, rapide, qui finissait souvent sur un feu de salve et que l'auteur conte en phrases brèves, d'un style nerveux, imagé, militaire et cinématographique.

Je promets aussi du succès à celui qui « tournera » Le Radeau de la Méduse dont M. Auguste Bailly a tiré un récit à la fois romanesque et précis qui inaugure une nouvelle collection sur La Grande Légende de la mer (3).

Le tableau de Géricault, qui est au Louvre, connaît un succès quotidien qui doit tenter les cinéastes. Certes, il en coûterait aujourd'hui de prêter une frégate comme la Méduse, la corvette, la flûte et le brick qui lui faisaient cortège, sans compter le radeau qui recueillit sa succession. L'imagination éduquée par l'écran, nous permet d'attendre sans trop d'impatience que cette horreur des horreurs paraisse sur la toile.

L'imagination et le livre de M. Auguste Bailly. Noël SABORD.

(1) Editions Baudinière.
(2) Editions Baudinière.
(3) La Renaissance du Livre.



La caravane des acteurs de la B. I. P. à Chamonix pendant les prises de vue de *The Compulsory Husband*

Promenade à travers Elstree, le Hollywood anglais

Parmi les maisons anglaises productrices de films, la British International Pictures, propriétaire des plus beaux studios du Royaume Uni, à Elstree, a déjà sorti plusieurs grandes productions comme *Widdicombe Fair*, *Moulin-Rouge*, *Piccadilly* (ces deux films du metteur en scène allemand Dupont), *Adam's Apples* et nombre d'autres.

Et l'on entend parler, dans les studios d'Elstree, toutes les langues : français, allemand et... anglais, mais souvent assaisonné d'accent américain.

J'ai pu voir M. Alfred Hitchcock, le producer le bien des films à succès, pendant qu'il tournait *Blackmail*, avec John Longdon, Donald Cathop et la charmante vedette venue du continent, Anny Ondra. Je vis aussi M. Manning Haynes, mettant en scène *Mary was Love*, avec William Freshmann et Blanche Adele.

Puis ce fut Monty Banks, qui revient de tourner à Chamonix et à Nice les extérieurs

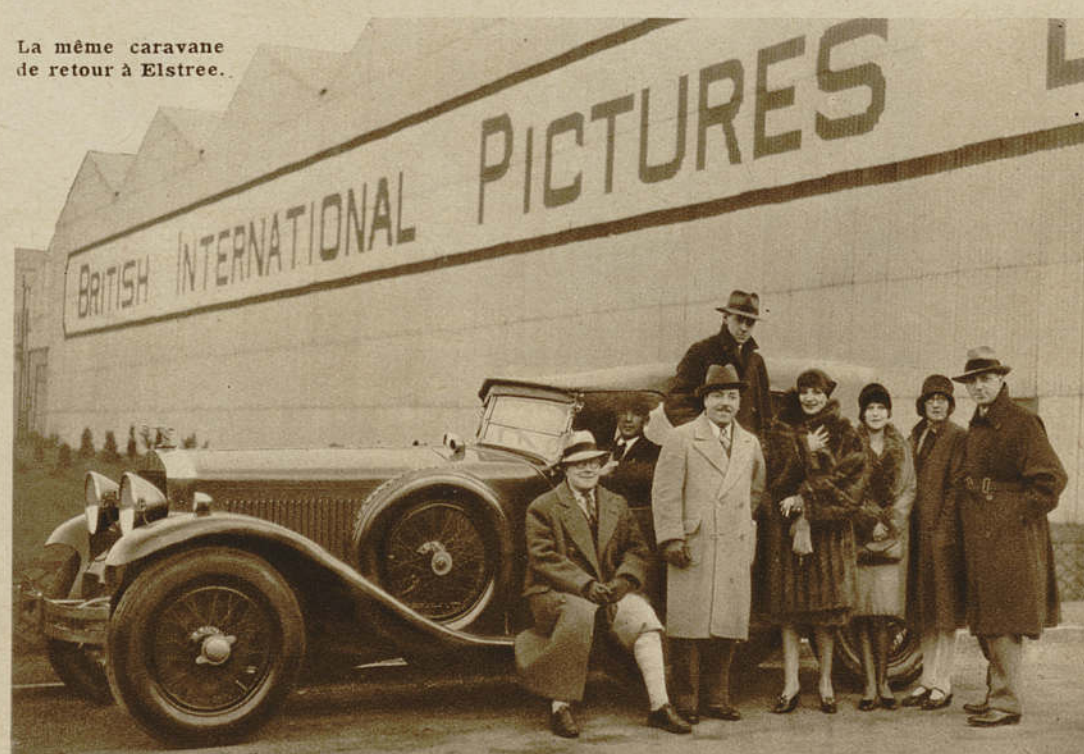
de *The Compulsory Husband*, et le capitaine Norman Walker dirigeant *The Romance of Seville* dans un décor splendide représentant la cour royale espagnole, avec Alexandre d'Arcy et Marguerite Allen.

Quelques intéressantes heures passées rapidement, au cours desquelles j'ai vu six Compagnies à l'œuvre !

Après avoir pris le thé dans l'immense restaurant qui est installé près des studios, je recommençai ma ronde et tombai sur M. Arthur Robinson, travaillant à son grand film *The Informer*, dont les principaux interprètes sont tout simplement Leya de Putti et Lars Hanson. Leya de Putti retournait justement à sa loge, et je pus voir qu'elle est aussi charmante à la ville qu'à l'écran, avec ses beaux yeux bleus et ses lourds cheveux roux.

Plus loin, je vis des studios en construction qui, me dit-on, sont destinés au film parlant.

Pat HENSIV.



La même caravane de retour à Elstree.

UNE société, fondée récemment, se propose de filmer le répertoire grand-guignolesque : films gais et films de terreur. Nous n'avons pu encore juger du résultat. Une évidence, toutefois, nous inquiète : ce qui fait peur sur la scène ne fait pas peur sur l'écran. Là comme ailleurs, les deux frères demeurent ennemis. Les éléments peuvent être les mêmes, les moyens sont si différents qu'ils déjouent tous les calculs. Le théâtre a ce privilège du cri. Mais le cinéma possède le gros plan et toutes les magies noires et blanches de la lumière. Ses immenses possibilités techniques lui garantissent toute souveraineté sur le domaine du cauchemar et de l'hallucination.

Dans le théâtre d'épouvante, quoi qu'on fasse, il y a contradiction entre la réalité des acteurs et la nature excessive ou surnaturelle des scènes qu'ils ont à jouer.

J'ai assisté très récemment à la représentation d'un drame effrayant... Du moins l'était-il dans l'esprit de son auteur et peut-être même dans son manuscrit. Malheureusement, trop d'éléments intervenaient pour combattre l'effet recherché. Les artistes, conscients du danger, gênés d'être trop près des fauteuils d'orchestre, forçaient leur jeu, faussaient leur voix, grimâçaient en faisant craquer leur maquillage. De plus, l'épidémie de grippe avait durement éprouvé la troupe : l'assassin hurlait d'une voix enrouée et le cadavre n'avait pu effacer de ses omoplates des traces fraîches de ventouses !

Sur la scène, en général, l'atmosphère se crée plus difficilement, les artifices sont plus visibles. A l'écran, au contraire, tout contribue à l'ambiance rêvée. Le silence même renforce l'effet. Mais la lumière est l'agent essentiel de la terreur ; la lumière, qui creuse les masques, exaspère les rictus, trace les ombres et provoque les fantômes...

Pour trop de raisons, l'épouvante ne sera jamais au théâtre qu'un genre secondaire, voire inférieur, alors qu'elle peut occuper dans l'art cinématographique une place, spéciale certes, mais enviable. Ici, rien de notre intérêt, de notre angoisse ne se disperse. Tout se concentre en ce carré de toile vivante, magnétique...

Certains considèrent le film de terreur comme un genre un peu démodé, digne des débuts du cinéma et des bandes de malfaiteurs aux symboles macabres. Pourtant, s'il est en retard sur les autres, c'est qu'il n'a pas été exploité autant qu'il le méritait. Le public exige avec le même despotisme qu'on le fasse pleurer, rire ou trembler. A-t-il déjà beaucoup tremblé, dans le mystère des salles obscures ?

Inspirés par une étrange tendance morbide et par l'obsession de la mort, les premiers films qui nous vinrent d'Allemagne s'efforcèrent de nous procurer les délices de la « chair de poule ». *Caligari*, *Nosferatu-le-Vampire*, *Le Dr Mabuse*, *Genuine*, *Les Figures de cire*, *Les Trois Lumières*, *Les Mains d'Orlhae* et *L'Étudiant de Prague* obéissent au même esprit.

Pendant quelques années la plupart des films germaniques eurent pour décor un cimetière et pour héros un fossoyeur.

Un jour, soudain, la mort et son cortège passèrent l'Atlantique et dictèrent *Le Fantôme de l'Opéra*, *Balao*, *Le Chat et le Canari*, *La Femme au léopard* et autres *Maisons hantées*.

Parmi le répertoire de notre premier théâtre d'épouvante, deux pièces ont été filmées : *Le*

Une double expression de terreur magnifiquement traduite par Gina Manes et Adalbert von Schlettow dans *Thérèse Raquin*.



VISAGES DE LA PEUR



Château de la mort lente et *Le Navire aveugle*. L'effet produit par l'un n'était que du dégoût et par l'autre un certain malaise. Le spectateur n'y trouvait pas cette forte et belle peur qui doit revenir longtemps le hanter, à chaque tombée de la nuit... La peur a ses fervents qui ne sont pas toujours des sadiques ! L'Anglais, le fameux Anglais qui voulait voir dévorer le dompteur, s'ennuie en tout amateur de spectacles...

Les scénaristes recherchent désespérément une source d'inspiration qui ne soit pas tout à fait tarte. Qu'ils songent à l'épouvante. Certes, le ridicule constitue pour le film d'horreur le plus redoutable des écueils. Si l'on ne tremble pas, on rit, tout ce qui n'est pas parfaitement réussi est manqué, le moindre détail négligé ruine l'ensemble. Mais le talent d'un réalisateur résout les difficultés les plus graves et la foi tue le ridicule. Un Feyder, un Epstein, ont su traduire et interpréter la peur. D'autres, avec Grémillon, suivront leur voie.

Mais qui sera l'Edgar Poe du cinéma ? Qui nous apportera ce que le génial Américain a donné de son cerveau, de son cœur superbement morbides à la littérature et à la poésie ? Celui qui découvrirait l'esthétique de la peur, celui qui fit de l'étrange, du terrible, « une des parties intégrantes du Beau », trouvera-t-il parmi les cinéastes un disciple passionné, héritier, sur le plan visuel, de sa monstrueuse imagination ?

Sabine BERNARD-DEROSNE.



De bas en haut. — Werner Krauss et Conrad Veidt dans une scène hallucinante de *L'Étudiant de Prague*.

Montagne Love et Thelma Todd, interprètes de *La Maison hantée*, semblent contempler tous deux un spectacle d'horreur.

Paul Wegener fascine et torture Alice Terry dans cette scène du *Magicien de Rex Ingram*.

Ci-dessous. — Lil Dagover exprime, de tous les traits de son visage, l'épouvante qui l'étreint.





Un dictateur du Cinéma

M. Chvedtchikoff, président de la "Sovkino", a été investi de pouvoirs presque dictatoriaux en vue d'une réorganisation complète de la cinématographie soviétique. Il vient de faire un court séjour de deux jours seulement à Paris. Il était bon, il était nécessaire, d'offrir au chef du cinématographe russe une occasion de toucher le public français

Nous sommes allés voir l'homme qui préside à la confection de ces films violents comme un explosif et dont la censure interdit si souvent la projection dans nos salles. Nous avons été reçus par M. Chvedtchikoff à la délégation commerciale russe; de nombreux secrétaires s'affairaient autour du « chef ». Avouons que les secrétaires étaient mieux vêtus et plus imposants que le « dictateur » lui-même. En effet, M. Chvedtchikoff est un petit bonhomme d'une cinquantaine d'années environ, barbu, grisonnant, fort modeste.

— Je suis à Paris, a-t-il dit, pour voir des films sonores. Je ne prends point officiellement contact avec la cinématographie française. Je compte revenir à Paris en mai, et alors...

— Que pensez-vous, que pensent les cinéastes russes du film sonore?

— Dans 4 ou 5 mois, toute notre production sera sonore. Nous réutilisons en toute vitesse nos studios, notamment celui des « Worobiewi Gori », le plus grand de Russie. Nous faisons appel aux spécialistes anglo-saxons et allemands. Ainsi nous pensons atteindre à un synchronisme parfait de l'image et du son. Plus de chefs d'orchestre malhabiles, plus de trahisons. J'avoue d'ailleurs que je préfère nettement les procédés américains au procédé Tovbis.

— Et le film parlant?

— Une blague. Nul avenir. Du théâtre. Du snobisme. Les Américains d'ailleurs y renonceraient rapidement. Le film parlant, voyons, c'est la fin de toute la technique proprement cinématographique.

— Le film de propagande soviétique?

— Il n'y a pas de films de propagande. Nous ne soucions nullement de faire de la propagande en Allemagne et en France. Nous vendons nos rubans, nous touchons de l'argent, et voilà.

— Pourtant...

— Pourtant, « Potemkine » a été regardé par vos censeurs comme un film de propagande. Alors, comme disait Louis Blanc, tant pis pour l'histoire. Car « Potemkine » n'est qu'une transcription toute nette et toute simple d'un fait historique. Nous n'avons rien changé à ce fait, je vous assure. Et des films comme « Potemkine » ne résument d'ailleurs pas la production soviétique.

— Que pensez-vous de l'exploitation de films étrangers en Russie?

— Actuellement, nous passons 35 % de films étrangers. Naturellement, l'Amérique prend la meilleure part de ces 35 %. Nous produisons actuellement 150 films par an. Notre production va croissant. Cependant, même lorsque nous produisons 300 ou 350 films par an, je vous assure que tout film étranger sérieux, artistique et propre sera accueilli par nous avec joie. Qu'il soit américain, anglais, français ou japonais, peu importe.

— Cependant, il y a une question politique...

— Il n'y a pas de question politique. Tout ce que nous demandons à un film, c'est d'être bien réalisé et sérieux. Evidemment, nous sommes contre le mysticisme, le Grand-Guignol, l'épouvante, contre tout ce qui est morbide et malsain. La vie, voilà ce qui doit inspirer les compositeurs d'images. Pas le cauchemar. Jamais.

En haut et à gauche: Dovjenko, le grand metteur en scène de la « Sovkino ».

— Nommez-moi quelques bons films russes récents.

— Voici. La Ligne générale d'Eisenstein qui sortira à Moscou le 9 avril prochain. La Nouvelle Babylone et Le Bec doré de Poznansky, un jeune. L'action du Bec doré se passe dans l'Oural il y a deux siècles. La Dernière Attraction, de M^{me} Preobrajensky. L'action de ce film se déroule pendant la guerre civile. Enfin, Son Chemin de Tcherviakov (ce film peint la vie d'un prisonnier de guerre autrichien en Russie) et Le Fantôme qui ne revient pas, de Room, d'Henri Barbusse.

— Que pensez-vous du rapprochement cinématographique franco-russe?

— J'en suis, naturellement, partisan. Seulement, les Français nous dédaignent, nous ignorent. Tenez, dernièrement, j'étais à Berlin. On organisa à mon intention un banquet. Il y avait là 90 journalistes représentant tous les pays du monde (même l'Australie et l'Uruguay), sauf la France. Et pourtant, nous aimons la France et nous voudrions voir de bons films français.

— Est-il vrai qu'en Russie le metteur en scène coupable d'un mauvais film est condamné à mort?

— A mort? Vous voulez rire! Simplement, il ne peut plus travailler nulle part. Et l'Administration coupable d'avoir engagé un réalisateur notoirement médiocre et d'avoir ainsi gaspillé de l'argent, elle, est poursuivie devant les tribunaux. C'est tout.

— Dites à vos lecteurs que Crémone m'inspire une vive sympathie. Les articles de cette revue sur le cinéma russe sont bien documentés et utiles. J'espère qu'ils contribueront au si nécessaire rapprochement.

G.



Nicolas Rimsky dans sa maison de campagne. En surimpression, M^{lle} Temary. (Parce que je t'aime.) (Ci-dessus.)

Une curieuse expression de Nicolas Rimsky. la vedette de Parce que je t'aime. (A droite.)



Nuits de Princes

Au cours d'une démonstration de la djigitovka, Nestor Ariani (prince Fédor Achkeliani) a été victime d'un accident.

Voici Gina Manès (Hélène) qui s'empresse auprès de lui. Mais il vient de révéler à la jeune femme qu'il l'aime. Et Gina Manès rêve aux conséquences de cet aveu.

Marcel L'Herbier poursuit sans relâche la réalisation de ce film; hier, il tournait dans la mansarde de Jaque Catelain.



L'HOMME AU SUNLIGHT.

EN POTINANT AVEC NOS LECTEURS

CHALOU. — L'artiste qui interprète le rôle de Patsy dans le film C'est une gamine charmante n'est autre que Marion Davies. Colette Jehl vient de débiter dans La Vocation, sous la direction de Jean Bertin; elle a étudié la danse et habite Strasbourg. Pour lui écrire, adressez votre lettre à la Warner Bros First National, 25, rue de Courcelles, qui la transmettra à votre artiste préférée.

RENÉ BUVAL. — Je ne connais pas d'artiste du nom de Marguerite Treille; si la personne que vous avez connue à Mâcon fait aujourd'hui du cinéma, c'est certainement sous un pseudonyme qui nous cache sa véritable identité. Si ces lignes tombent sous les yeux de l'intéressée, elle ne manquera pas de vous écrire par notre intermédiaire.

PIERRE AMICUS. — 1^{re} Lya Eibenschütz est une artiste allemande qui interprète un des principaux rôles de Paname, que mit en scène Nicolas Molikoff. Elle a tourné depuis plusieurs films à Berlin. Pour lui écrire, vous n'avez qu'à adresser votre lettre à la U. F. A., à Berlin. 2^e Le protagoniste de Mona Maris dans le beau film Les Serfs est Harry Halm. 3^e Nous parlerons prochainement d'Elmire Vautier, lorsque cette belle artiste tournera un nouveau film. Son dernier est Vierge, réalisé par Robert Boudrioz. 4^e Soyez patient, ami fidèle: je m'excuse de vous avoir fait attendre, mais songez que j'ai de nombreux correspondants. Il me faudrait plus d'une page chaque semaine pour répondre sans en faire attendre un seul. Merci pour votre très vive et saine sympathie. A bientôt.

SIMO JOUR. — Fred Thomson, que vous verrez dans un excellent film de Far West, intitulé Sur les pistes du Sud, est mort en novembre dernier. Nous avons parlé de lui au cours d'un article consacré aux « cow-boys de l'écran ».

GEORGE RUBINSTEIN. — Vous aussi, vous voulez faire du cinéma? Vous croyez que le métier d'acteur est tout rose. Détrompez-vous et si vous voulez en croire ma vieille expérience, abandonnez ce projet téméraire. Sinon, allez tenter votre chance aux portes des studios suivants: Studio Réunis, 6, rue Francœur; Studio des Cinéma, à Joinville et studio de Billancourt, quai du Point-du-Jour. Allez, et je vous souhaite bonne chance et j'espère que, dans un jour prochain, j'aurai le plaisir de vous connaître grande vedette de l'écran. Seulement, attention! vous risquez fort de subir un échec.

JACQUELINE. — L'adresse de Nancy Carroll et de Virginia Valli est la suivante: Studio Fox Film, à Hollywood, Californie. Affranchissez à 1 fr. 50.



LES PRISONNIERS DE LA MER

...de nos correspondants

ATHÈNES...

(Le film de l'indépendance grecque.)

L'indépendance de la Grèce passionnait, voici plus d'un siècle, tout ce que l'Europe comptait de personnalités. Les écrivains, surtout les Anglais et Byron tout particulièrement, s'étaient intéressés à la libération de l'Hellade.

Et voici que des jeunes gens grecs viennent de se grouper pour célébrer les jours glorieux et sanglants de la lutte contre le Turc oppresseur. Mais cette fois, la littérature est laissée de côté, et c'est le cinéma qui va chanter la gloire des aïeux.

Ils viennent donc de tourner, après avoir fondé la Greek Film Company, *L'Étendard de 1821*, d'après une adaptation du célèbre livre d'Elliot.

Douze jeunes gens y incarnent les héros de l'indépendance, comme Favio, Soutarosa, Mavrokordato, Byron, MM. Bizano, Katrakis et D. Batis jouent les principaux rôles masculins et M^{me} Léa Lelonda est la star de ce film.

M. Constantin Lelondas, qui a étudié pendant plusieurs années la prise de vue et la mise en scène dans les studios anglais et américains, s'est chargé de la réalisation de cette œuvre patriotique, et semble s'en être tiré à son honneur. Le 25 mars, pour la fête nationale grecque, *L'Étendard de 1821* a été présenté en grand gala à Athènes.

Le cinéma, qui fait chaque jour les plus grands progrès en Grèce, où l'on commence à produire sérieusement, va, avec ce nouveau film, faire un grand pas de plus en avant dans ce pays dont nous avons appris presque tous nos arts. D. A.

CONSTANTINOPEL...

Bientôt, on pourra admirer, sur les écrans de Péra, Grise avec l'étrange interprète de *Métropolis*, Brigitte Helm. La *Légion des Condamnés*, etc., *Fa Flamme*, avec Germaine Rouer, ainsi que *Le Lys d'or*, passeront très prochainement au Ciné Luxembourg.

Je m'en voudrais de ne pas signaler en dernier lieu aux lecteurs de *Cinémade* l'effort louable accompli par Ertogrouh Moushin bey, régisseur du Dar-ül-Bédai ou Théâtre National Turc, qui vient d'achever le premier film tourné en Turquie intitulé *Le Courrier d'Angora*. Ce film, dont le titre promet beaucoup de choses, est

l'embryon de la production cinématographique turque, que nous souhaitons voir croître et s'épanouir. A. L.

BRUXELLES...

Que les producteurs français augmentent leur efforts en Belgique — excellent débouché — pour conserver la seconde place que leurs films occupent actuellement sur notre marché, position que l'Allemagne semble envier. Nous voyons avec inquiétude affluer les productions allemandes, en général correctes (en photographie, du moins) mais sans grands efforts artistiques. Made in Germany, enfin, qu'aime un certain public qui visionne ces bandes dans des salles de second ordre. Tout ceci exception faite pour *Les Espions*, dont l'interprétation et l'intrigue policière donnent satisfaction. A part cela, nulle autre qualité frappante, même en tenant compte de la mise en scène. On pénètre au ciné sachant Fritz Lang l'auteur de l'œuvre. Cela est oublié en sortant, la réalisation n'offrant rien d'exceptionnel, ce qui est habituellement une des principales qualités du film allemand. Cette bande a été réduite du livre *Les Espions* de Théa von Harbou, épouse du réalisateur et dont la lecture est à recommander aux amateurs de romans-feuilleton, dont je suis. H. NOORDHOFF.

ALGER...

M. Fesneau réalise actuellement dans la région de Biskra un film sonore qui sera édité par la Fox-Moviedone. Morizet et André Séri, qui furent respectivement opérateur et assistant de Jean Renoir dans *Le Bled*, viennent de terminer leur grand documentaire sur l'Algérie. Ils sont repartis pour Paris.

Dans le sud algérien, Fred Leroy-Granville termine les extérieurs de sa prochaine production.

A Bou-Saâda, Julien Duvivier poursuit fiévreusement la réalisation de *Maman Colibri*, d'Henri Bataille, dont les extérieurs seront entièrement tournés dans le département d'Alger.

Hélène Hallier, la belle ingénue du film, est arrivée par le *Lamorcicre*. Elle a rejoint immédiatement la troupe en auto. La vedette, Maria Jacobini, est attendu ces jours-ci. Jacques Mils et la troupe de *Sables mouvants* ont quitté Alger le 21 mars.

De nombreux tableaux ont été enregistrés dans la grande capitale nord-africaine. André SARROUY.

BORDEAUX...

Le Ciné-Club de Bordeaux, groupement d'études et de recherches cinématographiques, nous a présenté, au cours de son gala de Printemps, un programme qui a remporté le plus vif succès. Une foule nombreuse de fervents cinéphiles avait répondu à l'appel du Ciné-Club.

Au cours de la soirée, nous avons assisté à la vision de *La Rue* de Karl Grune; ce film, qui est une des plus représentatives productions de l'école allemande, date déjà de plusieurs années, mais nombre de réalisations actuelles pourraient en envier la technique. A ce titre, le Ciné Club de Bordeaux a cru devoir le présenter, puis *La Valse de Méphistophélès*, essai surréaliste, inspiré de l'œuvre de Litz, avec Joe Hamma. Ensuite, nous avons assisté en deuxième partie à la projection de *Six et demi onse*, avec Van Daele, Nino Constantini et Suzy Pierson. Ce film, d'un genre différent de *La Rue*, bénéficie de décors remarquables; interprétation excellente avec Van Daele et Suzy Pierson.

Sincères félicitations à M. M. Champel, président du Ciné-Club de Bordeaux, et vu le succès remporté par cette séance, nous attendons les prochaines manifestations avec impatience et confiance.

De passage dans notre ville, M. Armand Bernard (plus connu sous le nom de Planchet des *Trois Mousquetaires*), a bien voulu me confier ses projets pour les lecteurs de *Cinémade*.

« Je n'ai pas l'intention de tourner encore, me dit-il; je n'ai eu aucune proposition intéressante, aussi je me consacre à mon tour de chant, pour lequel je suis retenu jusqu'à l'année prochaine; d'abord le circuit des établissements Paramount, puis la Tunisie, le Maroc et retour à Paris, à l'Olympia. »

« On fait peu de comiques en France; en Amérique, voyez-vous, on engage quelquefois autant de capitaux dans une comédie ou un comique que dans un drame, alors qu'en France!... »

« Mais je n'ai pas dit un adieu définitif au cinéma, et qui sait? peut-être un jour!... »

Et quittant notre populaire Planchet, je le vis s'en aller lisant *Cinémade* (n'est-ce pas la meilleure des preuves qu'il n'oublie pas le cinéma?).

Yvan JACOB.



Se maquiller, c'est bien
Se démaquiller...
c'est encore mieux

La Crème DIALINE est la seule
crème qui réalise le nettoyage
complet du visage : Son
extrême pureté en per-
met l'emploi même
pour le délicat
démaquil-
lage des
yeux.

CHAQUE SOIR,
UTILISEZ... LA

DIALINE

La Crème des Vedettes
La Vedette des Crèmes

FTS : 18 Le tube grand modèle

Dans toutes les bonnes Maisons, et aux
Laboratoires DIALINE, 128, rue Vieille-du-Temple
PARIS-3^e

TANT QUE LE "SAB" N'EXISTAIT PAS...

Tant que le SAB n'existait pas,
Il était d'usage de dire :
Sale, ah! oui, sale comme un bas
La tache, hélas! c'était bien là le pire
Tant que le SAB n'existait pas.

Tant que le SAB n'existait pas,
La femme pouvait bien maudire :
— Fragile, ah! oui, comme un bas...
Le bas, c'était la chose qu'on déchire,
Tant que le SAB n'existait pas.

Enfin, le SAB apparut ici-bas.
Et depuis lors, nous pouvons interdire
Le trou comme la tache au bas...
Le SAB, c'était la chose qu'on désire
Tant que le SAB n'existait pas!...

MAIGRISSEZ VITE !

Sans drogues - Sans régime - Sans exercices

Un résultat déjà visible le 5^e jour. Écrivez
confidentiellement en citant ce journal à
M^{me} COURANT, 98, boul. Auguste-Blanqui, Paris,
qui a fait VIEUX d'envoyer gratuitement
recette merveilleuse facile à suivre en secret.
Un vrai miracle!



LES HOMMES
PRÉFÈRENT
LES BLONDES

Deux comprimés "L'Or de Paris"
dissous dans un verre à liqueur de
camomille Lalanne donnent aussitôt
des cheveux délicieusement blonds.
BONNES MAISONS et LALANNE, 104,
faubourg Saint-Honoré, Paris.

Dorothy Sebastian, "nouvelle vierge repentine", n'en est pas moins séduisante.

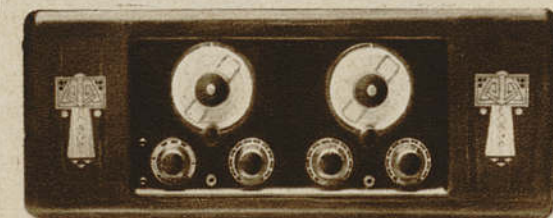


Le cinéma grec
va se révéler
par un film
patriotique :
*L'Étendard de
1821*.

A gauche :
Théodore Vo-
lokotromi et
l'État-Major.
A droite : La
prestation du
serment.



TOUTES LES COMPÉTENCES...



...s'accordent à dire que, seul, le SUPRADYNÉ B. G. P. TYPE D. D. permet l'écoute
pure et sélective de tous les postes européens. Venez entendre tous les jours, de 14 à
19 heures, dans nos salles d'audition, les appareils en service. Vous serez convaincus.
Tous les mardis, de 20 h. 30 à 23 heures, audition publique

Établissements MERCURE

71, rue Lemer cier, PARIS - XVII^e
Anciennement : 23, rue de Pé trograd

AGENCES :

LILLE, 7, r. des Postes - NICE, M. Desgouttes, 21, r. Verdi - ROUBAIX, M. Vancomerbeke, 69, r. de Chanzy - LE HAVRE, M. Courché, 75, bd de Strasbourg

REDACTION - ADMINISTRATION :

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98

Compte Chèques postaux Paris 1296-15.

R. C. Seine 233-237 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE

ET COLONIES :

3 mois... 12 fr.

6 mois... 23 fr.

1 an... 45 fr.

Les abonnements partent du 1^{er} et du 3^e

ETRANGER :

(tarif A réduit) : 3 mois,

17 fr. 6 mois, 32 fr.

1 an, 62 fr.

(tarif B) : Bolivie, Chine,

Colombie, Danzig,

France : 3 mois, 19 francs;

6 mois, 37 fr., 1 an, 72 fr.

Jeudi de chaque mois.

Grande-Bretagne et

Colonies anglaises (sauf

Canada), Irlande, Islande,

Italie et colonies, Japon,

Norvège, Pérou, Suède,

Suisse : 3 mois, 19 francs;

6 mois, 37 fr., 1 an, 72 fr.

Jeudi de chaque mois.

LA PUBLICITE EST REÇUE :

138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)

et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATOGRA-

PHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, Paris

SERVICES ARTISTIQUES DE "CINÉMONDE"

ETUDE PUBLICITAIRE :

138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e)

Le Gérant : DURET.

NEO GRAVURE-PARIS



Joan Crawford, "nouvelle vierge" elle aussi, n'a pas attendu la venue du printemps pour choisir les dernières créations de mode — mode de Paris, naturellement !